

TESTAMENT

DE

LOUIS VAN BEETHOVEN,

d'après le texte original.

Pour mes frères Charles et Beethoven.

« O hommes qui me croyez haineux, intraitable ou misanthrope, et qui me représentez comme tel, combien vous me faites tort ! Vous ignorez les raisons secrètes qui font que je vous parais ainsi. Dès mon enfance j'étais porté de cœur et d'esprit au sentiment de la bienveillance ; j'éprouvais même le besoin de faire de belles actions : mais songez que depuis six années je souffre d'un mal terrible qu'aggravent d'ignorants médecins ; que, bercé d'année en année par l'espoir d'une amélioration, j'en suis venu à la perspective d'être sans cesse sous l'influence d'un mal dont la guérison sera fort longue et peut-être impossible. Pensez que, né avec un tempérament ardent, impétueux, capable de sentir les agréments de la société, j'ai été obligé de m'en séparer de bonne heure et de mener une vie solitaire. Si quelquefois je voulais oublier mon infirmité, oh ! combien j'en étais durement puni par la triste et douloureuse épreuve de ma difficulté d'entendre ! et ce pendant il m'était impossible de dire aux hommes : Parlez plus haut, criez ; je suis sourd. Comment me résoudre à avouer la faiblesse d'un sens qui aurait dû être, chez moi, plus complet que chez tout autre ! d'un sens que j'ai possédé dans l'état de perfection, et d'une perfection telle qu'elle s'est rencontrée chez peu d'hommes de mon art ! — Non, je ne le puis pas.

» Pardonnez-moi donc, si vous me voyez me retirer en ar-

» rière quand je voudrais me mêler parmi vous ; mon malheur
 » m'est d'autant plus pénible qu'il fait que l'on me méconnaît.
 » Pour moi point de distraction dans la société des hommes,
 » dans leur ingénieuse conversation ; point d'épanchement mu-
 » tuel : vivant presque entièrement seul, sans autres relations
 » que celle qu'une impérieuse nécessité commande, semblable
 » à un banni, toutes les fois que je m'approche du monde, une
 » affreuse inquiétude s'empare de moi ; je crains à tout instant
 » d'y faire apercevoir mon état. Ainsi, dans les six derniers
 » mois que j'ai passés à la campagne, mon habile médecin
 » m'ayant recommandé de ménager mon ouïe le plus qu'il me
 » serait possible, son ordonnance s'accordait avec ma dispo-
 » sition du moment.

» Pourtant, lorsqu'en dépit des motifs qui m'éloignaient de
 » la société je m'y laissais entraîner, de quel chagrin j'étais
 » saisi quand quelqu'un se trouvant à côté de moi entendait de
 » loin une flûte, et que je n'entendais rien, quand il entendait
 » chanter un pâtre, et que je n'entendais rien ! J'en ressentais
 » un désespoir si violent, que peu s'en fallait que je ne misse fin
 » à ma vie !

» L'art seul m'a retenu ; il me semblait impossible de quit-
 » ter le monde avant d'avoir produit tout ce que je sentais de-
 » voir produire. C'est ainsi que je continuais cette vie misé-
 » rable, oh ! bien misérable, avec une organisation si nerveuse
 » qu'un rien peut me faire passer de l'état le plus heureux à
 » l'état le plus pénible.

» Patience ! c'est le nom du guide que je dois prendre et que
 » j'ai déjà pris : j'espère que ma résolution sera durable jus-
 » qu'à ce qu'il plaise aux Parques impitoyables de briser le
 » fil de ma vie : peut-être éprouverai-je un mieux, peut-être
 » non ; n'importe, je suis résolu à souffrir. Devenir philoso-
 » phe dès l'âge de vingt-huit ans, cela n'est pas facile, moins
 » encore pour l'artiste que pour qui que ce soit. — Divinité !
 » tu vois d'en haut mon cœur, tu le connais, tu sais qu'il ne
 » respire que la philanthropie et le désir de faire du bien. Hom-

» mes ! quand vous lirez ceci, pensez que vous avez eu des torts
 » envers moi ; et le malheureux, qu'il se console en trouvant
 » un de ses pareils, qui, malgré les obstacles de la nature, a
 » fait tout ce qui était en son pouvoir pour être rangé parmi
 » les hommes et les artistes distingués. Vous, mes frères, Charles
 » et....., si, au moment où j'aurai cessé d'être, le professeur
 » Schmid existe encore, priez-le en mon nom d'écrire ma ma-
 » ladie ; et cette feuille que je trace ici, ajoutez-la à l'histoire de
 » mes maux, pour que du moins, autant qu'il sera possible,
 » le monde, après ma mort, se réconcilie avec moi.

» Je vous nomme ici tous deux héritiers de ma petite fortune
 » (si l'on peut l'appeler ainsi) ; partagez-la loyalement, aimez-
 » vous bien et soyez-vous mutuellement en aide. Vous savez que
 » depuis longtemps je vous ai pardonné le mal que vous m'avez
 » fait. Toi, mon frère Charles, je te remercie particulièrement
 » de l'attachement que tu m'as montré dans les derniers temps :
 » je souhaite que vous meniez une vie moins triste que la mienne.
 » Recommandez la vertu à vos enfants ; c'est elle seule qui peut
 » rendre heureux, non l'argent : je parle par expérience ; c'est
 » elle qui m'a soutenu dans mon malheur ; c'est à elle, ainsi
 » qu'à mon art, que je dois de n'avoir point fini mes jours
 » par un suicide.

» Portez-vous bien et aimez-vous. Je remercie tous mes amis,
 » et particulièrement le prince Lichnowsky et le professeur
 » Schmid. Je désire que les instruments du prince L. soient con-
 » servés chez un de vous, et qu'il n'y ait pas de discussion entre
 » vous pour cela. Dès que vous pourrez en faire un usage plus
 » avantageux pour vous, vendez-les ; je serai content si au delà
 » du tombeau je puis encore vous être bon à quelque chose.
 » Maintenant, que le sort s'accomplisse ! Je vais au-devant de
 » la mort avec joie : si elle arrivait avant que j'aie pu déployer
 » toutes mes facultés d'artiste, ce serait trop tôt, malgré la ri-
 » queur de ma destinée, et je désire qu'elle vienne plus tard.
 » Cependant n'aurais-je pas encore sujet de me réjouir, puis-
 » qu'elle m'affranchirait d'une souffrance sans terme ! Viens

28 TESTAMENT DE LOUIS VAN BEETHOVEN.

» quand tu voudras ; je vais au-devant de toi hardiment. Portez-vous bien, et ne m'oubliez pas tout à fait après ma mort ; j'ai mérité un souvenir de vous en m'occupant toute ma vie de vous rendre heureux : soyez-le. »

Heiligenstadt, le 6 octobre 1802.

LUDWIG VAN BEETHOVEN.

M. P.



Sur l'enveloppe :

Heiligenstadt, 10 octobre 1802.

« Je prends donc congé de toi, et tristement ! Oui, la douce espérance que j'avais apportée ici de guérir, au moins jusqu'à un certain point, elle me quitte maintenant tout à fait ; comme les feuilles d'automne tombent flétries, ainsi l'espérance s'est détachée de moi. Je m'en vais d'ici presque comme j'en suis venu ; et même la bonne humeur, qui si souvent m'animaît dans les beaux jours de l'été, est évanouie. — O Providence ! fais luire pour moi un seul jour de joie : depuis si longtemps l'écho intérieur de la joie véritable m'est étranger ! O Divinité ! quand pourrai-je la goûter de nouveau dans le temple de la nature et des hommes ? — Jamais ? Non ! . . . ce serait trop cruel ! »

A mes frères Charles et . . ., pour lire et faire ce qui en dit, après ma mort.

